

“UNE ODE À LA LIBERTÉ ET À LA DOUCEUR DE VIVRE”



TÉLÉRAMA

“PLUSIEURS VOYAGES DANS LE TEMPS AU JARDIN D'EDEN,  
HARPE ET PIANO DIVINS, ROBINSONNADE...”



LE MONDE

“D'UNE GRÂCE IRRÉSISTIBLE”  
LES INROCKS

“UNE INVENTION DE TOUS LES INSTANTS”



LE FIGARO

ARIZONA DISTRIBUTION ET JHR FILMS PRÉSENTENT

LOS

DANIEL ELÍAS  
ESTEBAN BIGLIARDI  
MARGARITA MOLFINO  
UN FILM DE  
RODRIGO MORENO



SÉLECTION OFFICIELLE  
UN CERTAIN REGARD  
FESTIVAL DE CANNES

DELINCUENTES

“UNE MERVEILLE DE FICTION SOCIALE, MISE EN SCÈNE AVEC BRIO”



L'OBS

“L'OBJET LE PLUS EXCITANT VU À CANNES L'AN DERNIER”

LA 7<sup>ÈME</sup> OBSESSION

“UN RÉCIT CONSTAMMENT INVENTIF ET SURPRENANT,  
DES ACTEURS SENSATIONNELS”

TRANSFUGE

“UN BONHEUR”



PREMIÈRE



ALLOPINÉ

“LIBRE”



JDD

“SURPRENANT ET DÉLICAT”

SO FILM

Presse

4,1



19 critiques

“UNE PARENTHÈSE DE PLAISIR”

CAHIERS DU CINÉMA

“RADIEUX”

TROIS COULEURS

“RAFRÂCHISSANT”

LE POINT

“LUMINEUX”

LIBÉRATION

# Télérama

## LOS DELINCUENTES

RODRIGO MORENO

 Costard bleu couronné d'une moustache grise, Del Toro enguirlande ses subalternes : « Savez-vous depuis combien de temps je travaille ici ? Cinquante-cinq ans ! » La drôlerie, bien sûr, naît du fait qu'il doit avoir la soixantaine et que personne ne devient banquier en culottes courtes. « C'est une façon de dire, balala le chef. Pour... une vie entière consacrée à ça. » Toute une vie dans la banque, dans ce décor marronnasse hors d'âge, avec le faux plafond pour horizon, voilà le destin auquel vient justement d'échapper Morán (Daniel Elias) en dérobant 650 000 dollars au nez et à la barbe de ses collègues – d'où l'ire du patron. L'indélicat trésorier de l'agence mûrissait-il son forfait depuis longtemps ? L'absence imprévue d'un caissier, son camarade Román (Esteban Bigliardi), l'a-t-elle poussé à accélérer le mouvement ? En tout cas, le quadragénaire a fait ses comptes et emporté l'équivalent de vingt-cinq années de salaire, ni plus, ni moins. Pas de quoi flamber, non, mais de quoi vivre sans pointer. Pour ce luxe absolu, une existence de congés, Morán se dit prêt à payer un prix qu'il juge modique : six ans de prison, réduits à « trois ans et demi pour bonne conduite ».

Ces calculs précis, l'intéressé les détaille après coup à son ami médusé, dans un troquet de Buenos Aires. Morán a besoin de Román, en effet, pour planquer le sac de billets verts le temps de son incarcération, en échange de la moitié du butin. À ce stade de l'histoire, la proximité de leurs prénoms, composés des cinq mêmes lettres, produit déjà son étrangeté, plus tard décuplée par l'apparition d'autres personnages-anagrammes : Norma, Morna et Ramón. Découvert à Cannes 2023 dans la sélection Un certain regard, *Los delinquentes* s'affranchit d'émblée

Argentine/  
Luxembourg/  
Brésil/Chili (3h10)  
Scénario:  
R. Moreno.  
Avec Daniel Elias,  
Esteban Bigliardi,  
Margarita Molfino,  
Germán De Silva.



Le fil narratif entrecoupé de divagations fait de ce « film de casse » une échappée belle.

du genre « film de casse » par sa quasi-absence de suspense ou de ressorts policiers, mais s'émancipe aussi du réalisme pour embrasser un romanesque de digressions et de divagations. Cet amour de la fiction rappelle l'extraordinaire *Trenque Lauquen*, de l'Argentine Laura Citarella (lire ci-contre), d'autant que le long métrage de son compatriote Rodrigo Moreno, d'une durée fleuve de trois heures dix, se construit lui aussi en deux parties.

Qu'attendre du cinéma, sinon l'inattendu ? Il se niche partout dans *Los delinquentes*. À la banque, pour commencer, où la matinée du vol débute sur une bizarrerie troublante : une vieille dame se voit refuser un chèque car sa signature se révèle parfaitement identique à celle d'un autre client. « Il y a des gens qui ont la même voix. Il y a même des gens qui ont la même vie », avance la brave Marianela, personnage secondaire merveilleusement saisi dans ses empêchements et dont l'unique étincelle de fantaisie se résume à des ongles vernis multicolores. En quelques scènes, l'auteur dessine un quotidien uniforme et in-

temporel aux contours de géôle – chambre forte, clés, barreaux, pause clope sur le trottoir, et rebote –, épousant sans équivoque, croit-on, la cause de l'évadé Morán.

Le cinéaste lui adjoint cependant un double, à la fois miroir et antithèse, et s'amuse à les réunir tantôt dans le reflet d'une glace, tantôt dans un effet de split-screen. À la rondeur rouée de Morán, il oppose le longiligne et craintif Román, complice d'un méfait qui ronge son sommeil et témoin, aussi, de ses conséquences concrètes : enquête interne, appointments diminués pour Marianela, renvoi pur et simple du vigile...

En parallèle, le coupable, qui s'est rendu comme prévu, purge sa peine et subit le racket d'un caïd au nom de footballeur, Garrincha, interprété par Germán De Silva – lequel joue également, riche idée, le banquier Del Toro. Comment signifier plus clairement que la domination, partout, aliène ? C'était déjà le propos d'*El custodio* (2007), seul long métrage de Rodrigo Moreno distribué en France à ce jour, où le garde du corps d'un ministre tra-

vailait surtout à encaisser les humiliations. S'il s'en tenait là, à cette étude tragi-comique d'un modèle occidental standard, figé entre fauteuil de bureau grinçant et tunnel d'ennui jusqu'à la retraite, *Los delinquentes* ferait un excellent film social. Il vise cependant plus loin, et même à perte de vue. Soit à près de 700 kilomètres à l'ouest de Buenos Aires, dans la province de Córdoba, où Morán enjoint Román d'aller enterrer l'oseille en pleine nature. La seconde partie démarre ainsi sur une paradisiaque parenthèse, au bord d'une rivière, où le délinquant malgré lui accepte l'invitation à pique-niquer de trois chaleureux inconnus...

Superbement inspiré dans ses choix musicaux (Piazzolla, Poulenc, Saint-Saëns, avec un goût prononcé pour le hautbois), le cinéaste pousse sans complexe le bouchon des hasards et coïncidences, broille la chronologie et mise sur les flash-back pour révéler les incroyables chassés-croisés, y compris amoureux, de sa paire d'antithères. La cavale à la coule de Morán l'a conduit dans ces parages avant que Román n'y entrevoie, à son

tour, en quelques heures de vacances bien remplies (de baignade, de jeu, d'un baiser...), une autre vie possible. Aux images documentaires de la capitale répond la contemplation éblouie, sereine, des grands espaces. Un naïf espoir de western, dégagé des contraintes horaires, de la rentabilité, de l'époque (« il y a un monde de souvenirs qu'Internet ne comprend pas »), où filmer des fleurs sauvages, écouter un vinyle et faire l'amour suffiraient aux journées d'un (mal)honnête homme.

Jamais l'argent en tant que tel n'aura si peu compté au terme d'un braquage, car seule importe finalement la question du temps gagné, vraiment libre, et de ce qu'on en fait. Programme politique pour pays en crise ou pleutre individualisme d'un « fou » et d'un « pauvre type », pour citer Norma la campagnarde ? Libre, l'interprétation l'est tout autant.

– Marie Sauvion

LIRE aussi p. 28.

## UNE ACTRICE À SUIVRE

D'un film à l'autre, Laura Paredes enquête et enchante. Si *Trenque Lauquen*, le diptyque de Laura Citarella sorti l'an passé et dont la singulière actrice cosignait le scénario, lui offrait la vedette en botaniste à l'imagination fertile, elle se distingue cette fois dans une partition plus modeste : c'est elle qui mène drôlement, façon flic de série télé, les interrogatoires des salariés de la banque. Pilier de la compagnie théâtrale Piel de Lava, qui participe de la vitalité de la scène indépendante argentine, Laura Paredes, 43 ans, est de tous les grands projets du collectif El Pampero Cine (*La flor*, *Trenque Lauquen*), mais vient aussi de marquer les esprits en victime de la dictature dans *Argentina, 1985*, de Santiago Mitre. Une fois qu'on l'a vue, on ne l'oublie plus...

# «Los Delincuentes», conte bancaire

Par  
**ÉLISABETH FRANCK-DUMAS**

Voyons, qu'aurait l'Argentine à nous apprendre sur l'argent ? Qu'est-ce qu'un pays croulant sous une inflation galopante, laquelle engage chacun à dépenser son chèque de fin de mois sitôt perçu de peur qu'il se dévalue dans l'instant, aurait à nous enseigner sur la dépense, et l'économie ? Poussant le système à son paroxysme, la vertigineuse envolée des prix *criolla* souligne qu'à chaque bloc de temps correspond effectivement son pendant d'argent, la dépense vitale s'incarnant, minute par minute, en *pesos* sonnante, trébuchant et filant trop vite entre les doigts. Le sujet traverse le cinéma argentin, jusqu'au foutraque *Por el dinero* de Alejo Muguillansky, vu à Cannes en 2019, qui s'amusait des inepties auxquelles doit se prêter une troupe de théâtre pour financer son art, et désormais le réjouissant et forcément assez long *Los Delincuentes* (3h10), sixième long métrage de Rodrigo Moreno, passé lui aussi par Cannes. Film de casse paradoxal, il met en scène deux zigotos tout gris bien décidés à ne pas s'en laisser compter par la société capitaliste dont ils sont pourtant un rouage essentiel, étant employés dans une banque, pour s'aventurer soudain sur des terres sauvages, où plus rien ne serait compté, manifeste absolument subversif au moment où Javier Milei et son obsession comptable («no hay plata!») sont arrivés au pouvoir.

Dans une Argentine rongée par l'inflation, Rodrigo Moreno imagine la cavale inattendue de deux ronds-de-cuir ayant braqué leur propre banque. Un film ample et lumineux sur le désir de liberté et les moyens d'y parvenir.

Travaillant au cœur d'un réacteur fonctionnant légèrement au ralenti (le Microcentro de Buenos Aires, ce n'est pas la City, et les additions s'effectuent sur de petites calculatrices à rouleaux de papier), Morán (Daniel Elias) est un employé qu'absolument rien ne désigne comme un rebelle en puissance. Son horizon mental est celui d'un tableur comptable, il lui reste vingt-cinq ans à tirer avant la retraite, durant lesquels il estime qu'il gagnera 325 000 dollars. Le calcul est vite fait, Morán ferait tout aussi bien de braquer cet argent. Car risquer trois ans et demi de prison, qu'est-ce donc, en regard du bureau marronnasse et poussiéreux où il passe ses journées, entouré de collègues en costards de polyester ?

## AMOUREUX

Aussi sec, Morán en pique le double, entendant partager le butin avec un collègue à qui il le confie, Román (Esteban Bigliardi), lequel

se retrouve bien embarrassé du cadeau. Et voilà Morán en taule sous la coupe d'un caïd ressemblant trait pour trait à son patron (Germán De Silva), Román se débrouillant avec le paquet radioactif, et les collègues faisant les frais d'une hilarante inspection menée par Laura Paredes, qui incarnait l'héroïne de *Trenque Lauquen* et revient ici dotée d'une pugnacité un rien malade.

Suivant de près le magot, le film se déporte alors dans la majestueuse région des montagnes de Córdoba, où Morán est emprisonné, et où Román doit planquer l'argent sous un rocher, comme dans un conte. Les deux hommes feront, dans un ordre que le film révélera tardivement, la connaissance de deux sœurs, Norma (Margarita Molfino) et Morna (Cecilia Rainero), et d'un cinéaste, Ramon, qui logent tous dans le coin, et grâce à eux, ils entreverront enfin ce que pourrait être le temps vraiment libre, *Los Delincuentes* se désintéressant

rapidement de l'argent pour s'attaquer à son vrai sujet, la liberté. Cette liberté, le film prend soin de l'épouser jusque dans sa forme, soudain lumineuse et ample, faite d'embarquées et de sorties de route de plus en plus longues et tortueuses, à cheval ou en scooter (merveilleux trajet amoureux suivi des fenêtres d'un autobus), les détours offrant matière à des jeux au bord d'un ruisseau, à un tournage parmi les herbes hautes des collines et à des après-midi dans un cinéma vide à voir et revoir *l'Argent* de Bresson.

## VICTORIEUX

Que les personnages principaux aient en commun un prénom pouvant servir d'anagramme réciproque, si différents soient-ils, déploie une vision de l'existence qu'embrassent les allers-retours spatiotemporels du film, comme une série de combinaisons, de jeux de cartes rebattues dans tel ou tel sens au gré de la volonté, du destin et de l'aléatoire, dont la prise en charge a finalement quelque chose de doux-amer plus que de victorieux. La vie restait à réinventer, plus intimidante encore que lorsqu'elle filait entre les gratte-ciel sombres. Mais il reste encore le temps – pour prêter l'oreille, comme nous l'enjoint le poème, à l'écho lointain des trains de marchandises traversant de nuit les Grandes Salines. ◆

**LOS DELINCIENTES** de RODRIGO MORENO avec Daniel Elias, Esteban Bigliardi et Margarita Molfino... 3h10.

## Rodrigo Moreno: «Le libre-arbitre comme solution à l'oppression, à la routine»

**Curieux et révolté, le cinéaste à tendance marxiste a développé une approche documentariste de la fiction, notamment via ses méthodes de casting.**

Dans l'allée de son immeuble de Villa Crespo, quartier central de Buenos Aires, où il pose pour notre photographie, Rodrigo Moreno semble comme réchappé d'un film de Jim Jarmusch. Tignasse explosive tendance *Eraserhead*, grosses lunettes façon Elvis Costello et baskets rouges, le réalisateur de *Los Delincuentes* s'apprête à s'envoler en direction de l'Europe pour une rétrospective à Madrid et accompagner les sorties anglaise et française de son film. Ça tombe bien, le quatrième long métrage en solitaire du cinéaste argentin lorgne du côté des premiers films du réalisateur de *Down by Law*. «J'ai mis du temps à écrire le scénario et ce long processus a infusé le film. En plus, la pandémie a changé notre rapport au monde. Notre relation au travail a empiré, comme les inégalités. C'est le triomphe du capital. Mes personnages tentent de se réapproprier leur existence, dont ils sont dépossédés par les contraintes du salariat.»

**«Existentielle».** Révélé avec *El Custodio* (2006), Moreno s'est vu à l'origine proposer un remake d'*Apenas un Delincuente* de Hugo Fregonese, un classique du film noir argentin de 1949. Au lieu de quoi, il s'est placé à rebours de l'original: «Contrairement au personnage initial pour qui la liberté impliquait d'être millionnaire, Morán [le nom commun du personnage principal des deux longs métrages, ndlr] défend la possibilité d'être maître de son temps. Le libre-arbitre

comme solution à l'oppression, à la routine. Le temps acquiert ainsi une dimension existentielle.»

En réponse à la découpe de l'Argentine orchestrée par Javier Milei, le nouveau président anarcho-libertarien élu en novembre, d'innombrables manifestations rythment le quotidien du pays sud-américain plongé dans un mois de février caniculaire. Un seul mot d'ordre s'impose partout, des piquets de grève devant le ministère du Travail jusqu'aux avant-concerts de Manu Chao, de passage dans la cité portena: «La patria no se vende» («Le pays n'est pas à vendre»). Rodrigo Moreno a été formé à l'Université du cinéma à Buenos Aires au milieu des années 90 comme Lisandro Alonso (avec qui il est ami), Mariano Llinás ou Santiago Mitre. L'ouverture de l'école, en 1991, a précédé de trois ans la loi cinématographique qui promouvait la production nationale à travers des politiques publiques ambiguës. Avant même la refonte complète de l'Institut national du cinéma et des arts audiovisuels (INCAA) début mars, Moreno, 51 ans, s'alarmait: «Avec cette réforme, je n'aurais pas pu tourner *Los Delincuentes*. Ce n'est pas le capital privé qui a permis de faire le film mais les politiques publiques des pays qui l'ont coproduit. L'argument du gouvernement consiste à rationaliser les ressources et à considérer que l'INCAA "n'est pas autonome". Le cinéma obéit à une autre logique que celle des entreprises. La dépense occasionnée pour l'Etat est très faible par rapport à l'argent généré. Avec un tournage, l'économie fonctionne différemment. Vous filmez dans une ville et pendant deux mois, 100 habitants de la région en vivent.»

Dans *El Custodio*, il racontait l'aliénation suprême d'un garde du corps, toujours dans l'ombre de son employeur.

«Dans mes films précédents, je traitais de la tension entre le travail et les loisirs. La liberté, c'est d'avoir du temps devant soi, ne pas être comme un entrepreneur. Dans le contexte argentin, je voulais défendre le libre-arbitre des travailleurs; ceux qui prêtent leur sang, leurs muscles, leurs corps pour la satisfaction des plus riches», rapporte-t-il dans un rade près de chez lui.

Il convient à demi-mot avoir une vision marxiste du monde qui l'entoure.

Comme les membres du collectif d'El Pampero, il a toujours été curieux de la scène théâtrale foisonnante de Buenos Aires. Il y a découvert Esteban Bigliardi (Román dans *Los Delincuentes*, déjà présent dans ses deux films précédents), Germán de Silva (à la fois directeur de la ban-

que et caïd de la prison ici) ou Cecilia Rainero (Morna, une des deux sœurs du décor bucolique de la province de Córdoba). «J'aime qu'ils grandissent comme une troupe», confesse ce supporteur d'Estudiantes, le club de foot de La Plata, ville au sud-est de Buenos Aires. Il tient cette ferveur de son père, l'acteur Carlos Moreno, décédé il y a dix ans. Sa mère, Adriana Ai-

zemberg, également comédienne, apparaît dans son dernier film.

Il dit développer une approche particulière du casting. «Je cherche à savoir qui les acteurs sont en tant que personnes. Quand je les ai choisis, j'intègre certains de leurs éléments biographiques pour les diriger. C'est le pouvoir du cinéma de toujours capter le présent. Un film, c'est à chaque coup un documentaire, peu importe sa forme ou son genre.»

**«Anecdotes».** Daniel Elias, qui joue Morán, n'avait jamais tourné avec Rodrigo Moreno: «C'était mon premier rôle principal dans un film et je voulais tout donner. Lorsque j'ai parlé avec Rodrigo, je me suis rendu compte qu'il s'intéressait à autre chose. Il voulait connaître mon histoire, demandait des anecdotes et souhaitait apporter une touche personnelle au personnage. On a convenu que Morán viendrait de Salta [dans le nord du pays]. La façon dont mon personnage compte les factures vient d'un tutoriel vu sur YouTube où une Chinoise les trie à la vitesse de l'éclair. Le protagoniste a évolué comme ça par petites touches dans un dialogue permanent avec le metteur en scène», expliquait-il au média *Diario de la Republica*. Avant de traverser l'Atlantique, Moreno réfléchit à haute voix dans la rue, digresse sur un dialogue du film («il y a un monde de souvenirs qu'Internet ne comprend pas») et déplore qu'au festival Cinelatino de Toulouse, où il était de passage la semaine dernière, les invités ne soient plus logés chez l'habitant. Quand on évoque l'avenir, et un projet supposé intitulé «Lullaby», il esquive: «Je vais me laisser vivre. Je crois que c'est ce que je fais de mieux.»

**RICO RIZZITELLI**  
(à Buenos Aires)  
Photo ANITA  
**POUCHARD SERRA**



Rodrigo Moreno chez lui, le 14 février, à Buenos Aires (Argentine).

# Le Monde

## L'épopée serpentine de deux petits criminels argentins

Quand deux modestes employés de banque décident de se servir dans la caisse... Une flânerie poétique signée du cinéaste Rodrigo Moreno

### LOS DELINCUENTES



L'efflorescence du nouveau cinéma argentin dans les années 2000 – feu d'artifice de talents aussi divers que Lucrecia Martel, Pablo Trapero, Adrian Caetano, Lisandro Alonso, Diego Lerman, Daniel Burman... – s'est un rien épuisée avec le temps. A l'instar d'Alonso, qu'on retrouve en très bonne forme avec *Eureka*, sorti en France le 28 février, on s'apprête à renouer avec l'un des éléments les plus discrets, mais non moins talentueux, de cette vague de désormais quinquagénaires en la personne de Rodrigo Moreno.

Auteur de quelques films inconnus de ce côté-ci de l'Atlantique, à l'exception d'*El custodio* qui nous avait tapé dans l'œil en 2006, il revient aujourd'hui avec une fresque de trois heures prolongeant la trivialité de ce film qui mettait en

scène la vie morose d'un garde du corps d'un ministre de la planification en lequel s'agrègent, sous les yeux du prolo de la sécurité, les turpitudes du monde d'en haut.

#### Plusieurs voyages dans le temps

Il s'agira ici, de nouveau, de deux modestes serviteurs d'un système qui leur en met quotidiennement plein la vue sans se priver de les soustraire à ses charmes. La nouveauté de *Los delinquentes*, toutefois, est l'aspiration sourde à une liberté – refus de la routine productiviste et de la rente existentielle, élan poétique vers les contrées édéniques, amour à vivre tout de suite ou jamais – que la construction même du récit, aventureuse et désaffectée, adopte en premier lieu. Soit deux employés de banque, Roman et Moran. Le tandem anagrammatique – pierre de touche d'une narration hantée par la duplication – est mis au service d'un film de

casse qui se casse avant même que le forfait n'ait lieu.

On y découvre d'abord un costume anthracite pendu sur une chaise avec chemise blanche défraîchie et cravate d'un gris plus clair. La chose, vaguement ectoplasmique, semble tenir toute seule. Il ne reste plus qu'à mettre quelqu'un dedans, autre fantôme. C'est un barbu chauve à l'air las, sac à dos bordeaux sur le complet, dont on saura bientôt qu'il est le Moran du duo, et qui va pour l'instant se boire un petit noir au comptoir avec le bandonéon, instrument à l'essence mélancolique, qui l'accompagne sur une bande-son mixée à un saxophone ténor aux graves caressants. C'est déjà bien beau alors même que la caméra, lassée de filmer en sa résignation le petit employé du matin, s'autorise une diversion verticale sur des bâtiments très bourgeois et très respectables qui sentent leur vieille Europe.

Bienvenue donc à Buenos Aires, où l'on retrouve Moran, enfermé dans une pièce aveugle à rassembler des liasses de billets dans des sacs en plastique et à manœuvrer des portes blindées d'une épaisseur bancaire dont il ne détient, en compagnie d'un acolyte non moins guilleret, qu'une partie des codes d'ouverture. Ceci entraînant cela, au terme d'une journée morne à fumer sur le trottoir avec les collègues, l'absence inopinée d'un employé permet à Moran de descendre seul remettre la recette dans les coffres. L'occasion, c'est connu, créant le larron, il ressort avec 65000 dollars sous le bras et contacte aussitôt l'absent, ledit Roman, pour lui proposer un marché dont rien n'aura laissé supposer qu'il avait eu la latitude de le mijoter.

Il s'agirait, en lieu et place de travailler jusqu'à la retraite dans le gourbi bancaire, et pour le même salaire, de ceci : Moran se rend à la

police et écope pour bonne conduite de trois ans et demi de prison, Roman planque le fric pendant ce temps, il le partage à sa sortie et bonjour la belle vie. N'ayant dit ni oui ni non, Roman se retrouve à cacher le sac chez lui et avec tout ça le film ne fait que commencer.

Décrire la suite, qui s'épanche en trois heures, est une autre paire de manches. On y trouvera plusieurs voyages dans le temps au jardin d'Eden, harpe et piano divins, robinsonnade, lac en forme de feuille de vigne, même brune langoureuse et accueillante. Un vieux pourri qui fait chanter Moran en prison. Une fille qui lasse Roman en ville. Une enquête disciplinaire hargneuse menée à la banque. Un retour en arrière qui surprend nos arrières et une projection en avant qui nous laisse Gros-Jean comme devant.

Pour ceux qui l'auraient vu la saison passée, il sera difficile de

ne pas penser au *Trenque Lauquen* de Laura Citarella, autre divagation baroque sur le *Jules et Jim* (1962) de François Truffaut. Après le renversant et monumental *La flor* (2018), de Mariano Llinas, comme cette dernière du collectif El Pampero Cine, c'est visiblement le nouveau ton du cinéma de recherche argentin qui se donne à voir et à entendre dans ces films à perdre haleine. Longueur de fleuve, sortilèges du récit, dilutions retorses, grâces serpentes. La proposition d'un autre temps, de fabrication comme de découverte. A l'heure du monde en coupes réglées qu'on nous débite, de quoi flâner, jouir de la marche et du paysage. ■

JACQUES MANDELBAUM

-----  
*Film argentin de Rodrigo Moreno. Avec Daniel Elias, Esteban Bigliardi, Margarita Molino (3 h 10).*

# Rodrigo Moreno, cinéaste épris de clair-obscur

L'Argentin interroge l'usage du temps et notre rapport au travail dans son nouveau film, « Los delincuentes »

## RENCONTRE

**I**l ne saurait exactement dater le moment où s'est manifesté son désir de faire du cinéma. Rodrigo Moreno, 51 ans, sait en revanche ce qui l'y a conduit. Des parents comédiens qui l'ont rendu, dès son plus jeune âge, familier des scènes de théâtre et des plateaux de télévision. Son goût, durant toute son enfance, pour le dessin qu'il pratique sous la forme de bandes dessinées. Et, plus tard, pour le théâtre radiophonique. « La conjonction du visuel et du sonore m'a amené au cinéma, dit-il. Et puis la BD et le théâtre radiophonique touchaient à la notion de jeu d'enfants que l'on retrouve dans la relation ludique que j'entretiens avec le cinéma. »

Après des études à l'Universidad del Cine de Buenos Aires, en Argentine, la ville où il est né et où il vit, Rodrigo Moreno a réalisé un court-métrage et plusieurs longs-métrages. Malgré leur présence dans de nombreux festivals et les récompenses reçues, seul, nous était parvenu en France *El custodio* (2006), film remarquable dont la figure centrale, un garde du corps attaché à la sécurité d'un haut fonctionnaire, sert de révélateur à l'obscurité du pouvoir.

Sélectionné en mai 2023 à Cannes, dans la catégorie Un certain regard, *Los delincuentes* s'attache à nouveau à des personnages invisibles. Soit deux petits employés de banque, Roman et Moran, que l'envie de liberté va conduire à franchir la ligne blanche. Et qu'importe si la promesse d'une vie bucolique sans contrainte se fait au prix pour l'un d'entre eux de quelques années en prison.

### Vivre dans une oisiveté modeste

Rompre avec l'aliénation du travail : la question occupe le cinéaste argentin. Elle traverse son œuvre comme, dit-il, « une vieille chanson, un refrain qui se répète, abordé chaque fois de façon différente. Au fond, ce que j'interroge surtout, c'est notre usage du temps. Qu'est-ce que l'on en fait ? Quelle place accorder au loisir, au plaisir, au travail ? Voilà ce qui est au premier plan de mes films et que je devrais sans doute étudier avec un psy. Dans *Los delincuentes*, ce n'est pas la volonté de ne plus vouloir travailler qui est mise en avant, mais celle de ne plus dépendre d'une autorité. Cette idée est fondamentale ».

Adaptation d'un film de 1949, *Apenas un delincuente* (L'Affaire de

Buenos Aires), d'Hugo Fregonese (1908-1987), *Los delincuentes* s'en différencie sur l'ambition qui motive le personnage de Moran. Lequel, dans le film initial, volait la banque pour devenir riche. Dans celui de Rodrigo Moreno, c'est pour vivre le restant de ses jours dans une oisiveté modeste que le personnage commet son délit. « Je voulais sortir de cette image du délinquant tel qu'il est presque toujours représenté au cinéma. Et ce, aussi, pour l'extraire du jugement moral auquel renvoient les criminels. Moran vole pour une cause noble à laquelle chacun allait pouvoir s'identifier. »

Prendre des chemins de traverse, s'autoriser des libertés – narratives, esthétiques, temporelles –, s'émanciper du vraisemblable pour privilégier la fable et la poésie guident le travail du cinéaste, grand pourfendeur du réalisme qui, selon lui, appauvrit toute la création. « Le réalisme domine

tout. Le cinéma contemporain est devenu purement fonctionnel et productif. On ne laisse plus le temps au clair-obscur, au doute, aux atermoiements, aux ambiguïtés, aussi bien concernant les personnages que la narration. Le cinéma d'aujourd'hui suit une ligne chronologique, n'interroge plus le va-et-vient entre passé et présent. C'est un des symptômes des relations qu'entretiennent les producteurs avec la télé et les plates-formes. Quand le monde des séries a explosé, on disait "c'est fou, les séries, c'est comme les films". Maintenant, c'est plutôt les films qui sont comme les séries. Et il faut interroger ça. »

Il n'est pas le seul à penser ainsi en Argentine où le 7<sup>e</sup> art, depuis le tout début des années 2000, a connu un extraordinaire renouveau, à travers une génération prête à en découdre avec les vieux modèles. Cette vitalité, malgré les crises économiques successives,

**« Je voulais sortir de cette image du délinquant tel qu'il est presque toujours représenté au cinéma »**

RODRIGO MORENO

ne s'est pas démentie, s'organisant autour de collectifs comme El Pampero Cine, qui a permis la mutualisation des dépenses de fabrication des films. Foisonnante, la production argentine (environ 200 longs-métrages par an), diffusée de façon encore trop parcimonieuse, n'en est pas moins marquante. Citons parmi les exemples les plus récents : *La Flor*, de Mariano Llinas (2019), *Rojo*, de Benjamin Naishat

(2019), *Trenque Lauquen*, de Laura Citarella (2023).

Cette énergie doit cependant faire face à un nouvel ennemi, en la personne de Javier Milei, le président ultralibéral argentin qui, deux mois après son élection en décembre 2023, présentait devant le Congrès sa loi « Omnibus ». A son programme : la suppression des fonds destinés à l'Institut national du cinéma et des arts audiovisuels (Incaa, l'équivalent ici du CNC), la privatisation des écoles de cinéma, la fermeture de salles...

La réponse n'a pas tardé. Les manifestations, dans la rue, se sont multipliées. « On ne peut que manifester notre colère face au discours agressif du pouvoir exécutif envers tous les usagers de la politique publique. Cela va du travailleur qui réclame le respect de ses droits au cinéaste qui a besoin du soutien de l'Incaa pour développer un projet, en passant par le scientifique qui a besoin d'une

bourse pour développer ses recherches », souligne Rodrigo Moreno.

Le cinéaste s'inquiète. « Depuis la dictature, nous n'avions jamais eu un gouvernement aussi réactionnaire qui, en trois mois, a réussi à mettre en danger un pays déjà sous le joug d'une crise économique. Je me préoccupe de cette situation en tant que cinéaste mais avant tout en tant que citoyen. »

Le succès rencontré par *Los delincuentes* dans les divers festivals aurait dû lui assurer le développement de nouveaux projets. Une perspective remise en question. « Du côté de l'Argentine, elle est même stoppée radicalement », constate Rodrigo Moreno, pessimiste, mais pas abattu. « Ce n'est pas parce qu'il y a un dingue au pouvoir que je vais m'arrêter. Si Jafar Panahi en Iran, dans le contexte dans lequel il vit, peut filmer dans un appartement, un taxi. Alors on pourra. » ■

VÉRONIQUE CAUHAPÉ



Moran (Daniel Elias) et Norma (Margarita Molfino).

ARIZONA DISTRIBUTION